



© Jean-Claude Coutausse.

A 61 ans, il a vécu plusieurs vies professionnelles : photographe militaire, pigiste à l'AFP puis à *Libération*... Jean-Claude Coutausse a passé quarante ans à courir le monde pour la presse magazine ou à suivre les responsables politiques. Aujourd'hui, il travaille en tant qu'indépendant au journal *Le Monde*, pour lequel il couvre la campagne présidentielle. « *Pour moi, la politique, c'est de la tragédie. Mon œil doit rester grave. A la hauteur de l'importance de la tâche.* »

interview par **Alexandra Nawawi**

“DÉSObÉIR FAIT PARTIE
DES DEVOIRS DU
PHOTOJOURNALISTE !”

Jean-Claude Coutausse



**PARIS,
3 OCTOBRE 2014.**
François Hollande,
président
de la République,
et Emmanuel
Macron, ministre
de l'Économie,
de l'Industrie et
du Numérique,
au Mondial de
l'auto à la porte
de Versailles.
© Jean-Claude
Coutausse pour M.

Page de gauche.
Jean-Claude
Coutausse
en reportage pour
Le Monde au palais
de l'Élysée,
le 26 janvier 2015.

“L'ESPACE OFFERT AUX PHOTOJOURNALISTES S'EST RÉDUIT”



SAINT-OUEN, 10 FÉVRIER 1985.

Georges Marchais, secrétaire général du Parti communiste français, au 25^e congrès du PCF.

© Jean-Claude Coutausse.

Après avoir suivi Ségolène Royal en 2007, François Hollande en 2012 et Emmanuel Macron en 2017, vous couvrez pour le journal *Le Monde* votre quatrième élection présidentielle. En quoi cette campagne est-elle différente des autres ?

Jean-Claude Coutausse Mes premières images d'élection présidentielle remontent à 1981. A l'époque, j'entrais dans les meetings sans problème. Il suffisait de montrer vaguement une carte de presse. En 1988, je travaillais pour *Libération*. J'étais tout seul à couvrir tous les candidats. J'avais de l'énergie à l'époque! Et en 1995, j'ai suivi Jospin.

Le grand bouleversement s'est produit avec la première campagne de Macron, en 2017. L'espace offert aux photojournalistes s'est considérablement réduit. Et c'est toujours le cas aujourd'hui. Il faut être accepté, quasiment choisi, par les services de presse pour pouvoir travailler. Et puis le système des "pools" s'est imposé: deux ou trois photographes autorisés à couvrir tel ou tel événement, et qui donnent leurs images à l'ensemble de la presse.

L'autre grand changement, c'est que mes photos sont plus régulièrement utilisées par le site Internet de mon journal. Quand je suis en reportage, j'envoie en direct ma production et, grâce à la vitesse de transmission, mes images peuvent faire la une du site dix minutes après. Je trouve ça extrêmement excitant!

Les "pools" ont toujours existé.

Qu'est-ce qui a changé ?

Sous les autres présidents, ce système fonctionnait déjà, mais il y avait un second cercle autorisé à travailler. Aujourd'hui, c'est fini. L'Elysée communique au Comité de liaison de la presse le nombre de photographes qu'ils acceptent par événement, et c'est cette association professionnelle indépendante qui sélectionne les élus parmi ses adhérents. En général, il y a trois photographes: un d'agence filaire, un d'agence classique (comme Abaca ou Sipa) et un de quotidien.

Le moment le plus noir de ma carrière a été la soirée du 7 mai 2017. Macron fêtait sa victoire à la pyramide du Louvre à l'issue du second tour. Son équipe de com avait préparé le chemin qu'il allait emprunter et avait placé un ou deux reporters d'agences filaires sur les bords. Pour les autres, ils avaient installé une estrade, en nous prévenant qu'elle allait être placée à cent mètres... et qu'il fallait apporter nos téléobjectifs. On a été littéralement livrés

à la foule. Certains de mes confrères ont été insultés et même agressés physiquement.

La systématisation des "pools" démontre-t-elle un mépris de la part d'Emmanuel Macron envers les photographes de presse ?

Du mépris, je ne crois pas. On peut naturellement déduire qu'il y a beaucoup de méfiance de sa part. En 2017, toute la presse était tenue à distance. Les radios, les télévisions étaient logées à la même enseigne. Il n'y avait que Bestimage, l'agence de "Mimi" Marchand [qui a obtenu l'exclusivité des images du couple Macron par la suite], et Soazig de La Moissonnière [qui est devenue la photographe officielle de l'Elysée] à être autorisées à s'approcher. La difficulté d'être au plus près du président ou l'implication de Bestimage sont des questions internes à notre métier. Le problème, c'est que le public n'y comprend pas grand-chose et s'en fout un peu. Car des photos existent. Donc ça continue.

Comment se passent vos relations sur le terrain avec les photographes de Bestimage ?

Plutôt bien. Patrick Bernard, Stéphane Lemouton, Dominique Jacovides sont des types bien et des amis. Je n'ai pas de problème avec l'agence non plus. Bestimage remplit les pages des magazines people et c'est très bien comme ça. Là où ça devient problématique, c'est quand un pouvoir élu et républicain utilise ce service.

Depuis l'élection de Macron, ceux qui suivaient comme moi l'Elysée ont eu deux options: soit décrocher – et j'en connais beaucoup qui l'ont fait parce qu'ils ne pouvaient tout simplement plus bosser –, soit s'accrocher en tentant de trouver une minuscule place dans ce système.

En resquillant parfois ?

Bien sûr! Désobéir fait partie des devoirs du photojournaliste, et encore plus depuis l'élection de Macron.

Vous êtes-vous déjà interdit de prendre certaines images ?

Non, je prends tout. Après, je ne choisis d'envoyer à ma rédaction que ce qui me paraît le plus juste par rapport à ce que j'ai vu ou ressenti. Comme un musicien joue juste, je me dois d'être juste. Il y a une responsabilité à suivre un président et à montrer des images de cette fonction. Je n'ai rien d'autre

à promettre que ma bonne foi, rien d'autre à donner que mon point de vue. Un point de vue privilégié car on m'offre l'occasion de m'approcher un peu plus de ces gens-là que les autres citoyens. C'est pour cela que je retire systématiquement les images qui font rire. Pour moi, la politique c'est de la tragédie. Mon œil doit rester grave. A la hauteur de l'importance de la tâche.

Je fais partie d'une génération qui a connu des anciens soldats en 1914-1918. Mon grand-père m'avait raconté sa guerre, il m'avait dit que ce qui avait marqué sa vie c'était d'avoir dû tirer sur des "pauvres types comme [lui]" piégés par le conflit mondial. Je pense sincèrement que la politique a été inventée pour éviter la guerre. C'est une affaire sérieuse, qui mérite qu'on la traite avec sérieux.

C'est pour cela que vous vous battez aujourd'hui pour ne pas abandonner votre place à l'Elysée ?

Tout à fait. Je fais encore partie d'un petit groupe de cinq ou six photojournalistes acceptés autour du président de la République. Mais il faut rester très vigilant, parce que ça risque de ne pas tenir très longtemps. Lors de la première campagne, il y a eu un vrai désir de la part de l'équipe Macron de nous remplacer par des photographes officiels. Moi, je veux garder un pied dans la porte pour qu'il y ait encore quelques regards indépendants qui suivent le pouvoir. Et heureusement, j'ai un journal derrière moi.

Est-ce facile de capter l'homme Emmanuel Macron en photo ?

Non, c'est très compliqué. D'abord parce que les hommes et les femmes qui se portent candidats à cette charge sont tous des personnages complexes. Et puis parce qu'on dépense tellement d'énergie à essayer de gagner notre place auprès de lui qu'on réfléchit peut-être moins à cette question. Je dirais de Macron qu'il se veut trop classique, trop institutionnel. Il ne fait pas son âge! Pour moi, lui et sa femme sont des notables de province. Dans leurs goûts, dans leur façon d'être, dans celle avec laquelle ils ont repeint l'Elysée. Mais... moi aussi, j'en suis un.


Vous n'êtes jamais accepté dans les coulisses ?

Si, ça m'arrive. En août 2019, la com de l'Elysée me permet d'entrer dans la salle où se déroulent les débats des dirigeants lors du G7 à Biarritz. [Donald] Trump et le président du Conseil européen [Donald Tusk] étaient en train de s'engueuler, Macron avait tombé la

veste et était en bras de chemise. L'occasion était rare mais, comme je n'avais pas prévu le coup, j'avais un appareil qui faisait un peu trop de bruit! A un moment, Macron a fait un signe discret pour que je sorte.

Vous parlez volontiers de "photographies prémonitoires" en politique. Qu'entendez-vous par là ?

En tant que spectateur attentif du monde politique, je connais bien les personnages. Même si je m'interdis de spéculer, certaines situations m'apparaissent comme de bonnes illustrations de ce qui va se jouer plus tard.

En octobre 2014 par exemple, je suis seul à suivre de près François Hollande qui visite le Mondial de l'auto en compagnie d'Emmanuel Macron, alors ministre de l'Economie. Celui-ci se rend compte que je le photographie derrière le président et fixe mon objectif de manière provocante. Cela ne dure que quelques secondes, mais ne me laisse 

CHÂTEAU-CHINON, 1987.

François Mitterrand, président de la République, donne le départ d'un concours de labour.

© Jean-Claude Coutausse pour Libération.



PARIS, 21 JUILLET 1986.

Jacques Chirac, Premier ministre, lors d'une conférence de presse à propos de la cohabitation.

© Jean-Claude Coutausse pour Libération.



“MACRON SE VEUT TROP CLASSIQUE. IL NE FAIT PAS SON ÂGE,”

CHÂTEAU DE VERSAILLES, 29 MAI 2017.

Le président Emmanuel Macron reçoit son homologue russe, Vladimir Poutine, en visite officielle.

© Jean-Claude Coutauusse pour Le Monde.



aucun doute sur ses intentions politiques futures. La photo [voir page 31] trouvera sa place dans les pages du *Monde* pour raconter comment Hollande a été "trahi avec méthode", selon sa formule, par son jeune ministre.

Autre exemple plus récent, peu avant la primaire des Républicains, en novembre 2021, Macron est allé dans le Nord pour rencontrer Xavier Bertrand [président de la Région Hauts-de-France et candidat à cette primaire]. Je n'ai jamais cru au succès de celui-ci. Alors que les deux hommes rencontraient des notables du coin, j'ai pris une photo de Bertrand, les yeux dans le vague. Il avait l'air un peu perdu, seul. Je me suis dit que cette image pourrait illustrer sa défaite et même sa solitude dans le parti. Ce qui s'est vérifié.

Que pensez-vous du travail des photographes officiels comme Soazig de La Moissonnière à l'Élysée ou Pete Souza, le photographe attitré de Barack Obama ?

Ils font un travail utile et ont presque trop de talent. Les photos de Soazig de La Moissonnière seront versées à la Documentation française. C'est la mémoire de la République. Une mémoire exclusive et contrôlée, mais une mémoire quand même. J'en veux plus à Pete Souza d'avoir repris les codes du photojournalisme pour en faire de la com.

Le problème du macronisme, c'est la friolité culturelle dans son ensemble, du choix

du photographe pour le portrait officiel à celui du projet de reconstruction de la flèche de Notre-Dame de Paris. Ils ne font pas confiance aux artistes !

A vos débuts, vous êtes passé par l'ECPA, le service cinématographique des armées. Vous avez donc été un photographe officiel, vous aussi !

C'est vrai. Cette époque m'a beaucoup marqué. Le colonel qui dirigeait l'ECPA nous donnait une seule consigne quand il nous envoyait couvrir une manœuvre : "Lâchez-vous !" Certaines images scandalisaient les militaires qui nous avaient accueillis. Toutefois, quand il fallait faire des photos "bien propres", je savais les faire. Être photographe officiel, c'est ne pas être dans la critique. C'est l'inverse du photojournalisme.

Puis vous intégrez l'AFP fin 1983 et le quotidien *Libération* un an après...

Même s'il a été bref, mon passage à l'Agence France-Presse m'a réellement formé. A l'époque, j'avais déjà une famille à nourrir, je voulais bosser ! J'étais branché en permanence sur France 3 Ile-de-France pour savoir ce qui se passait et proposer des sujets. Le desk me donnait le reste. Comme beaucoup de jeunes qui ont débuté à Paris, j'ai foulé le macadam. J'ai couvert des manifestations, de la politique et un peu de social. En quelques mois, j'ai surtout acquis une grande force de travail. ➔



BIARRITZ, 25 AOÛT 2019.
Réunion de chefs d'État et de gouvernement du G7.
© Jean-Claude Coutausse pour Le Monde.



“ROYAL, C'EST UN PERSONNAGE DU PANTHÉON VAUDO”

Quand je suis arrivé à *Libé* en 1984 – mes photos avaient été remarquées par Christian Caujolle, qui allait quitter le journal pour fonder l'Agence VU –, j'ai fait de l'actualité à la manière de l'AFP, mais en adoptant le regard décalé de *Libé*. Ils étaient bluffés. De manière très naïve, quand je suis rentré de mon premier reportage, j'ai demandé où se trouvait le labo pour aller développer mes bobines. Sauf que ça ne fonctionnait pas comme ça. Par habitude, les autres photographes – des gens que j'admirais par ailleurs, comme Xavier Lambours, Pascal Dolémieux ou Françoise Huguier – revenaient au journal, donnaient leurs films au service photo, qui les envoyait ensuite au labo. Parfois, l'article paraissait avant que les images ne soient développées.

On a donc monté un labo dans une pièce remplie de vieux cartons, au sous-sol, où il y avait encore un agrandisseur. Vite, je suis devenu un pigiste indispensable. C'était le bon

temps, des éclats de rire permanents, de l'argent pour partir en reportage. On parlait d'actualité et de photo sans arrêt. Il suffisait de dire aux chefs qu'il se passait quelque chose d'intéressant dans un pays pour y être envoyé plusieurs semaines. Comme ça, j'ai pu partir à Haïti en 1986, au Chili en 1988 et j'ai couvert la première Intifada entre 1987 et 1990.

Comment s'est passée votre arrivée chez Contact Press Images ?

Sur le terrain, j'avais croisé deux Américains qui m'avaient complètement fasciné : Christopher Morris et Anthony Suau. Leur énergie, leur omniprésence – à chaque fois que j'arrivais quelque part, ils étaient déjà là –, leurs photos couleur à la une de *Time*... Moi, je ne travaillais qu'en noir et blanc à cause des contraintes techniques de *Libération*. Ils m'ont fait rêver. Donc, quand j'ai croisé Robert Pledge, le cofondateur de l'agence américaine, et qu'il m'a demandé ce que je voulais faire, je lui ai répondu que

BREST, 4 MAI 2007.
Ségolène Royal, candidate du Parti socialiste à l'élection présidentielle, lors d'un rassemblement populaire.

© Jean-Claude Coutausse pour Le Monde.

je voulais travailler comme eux... Il m'a rétorqué : "On va le faire."

Chez Contact, tout le monde s'entraidait. David Burnett, Frank Fournier, Alon Reininger qui venait d'avoir son World Press Photo... Ils me donnaient tous des conseils. Ce partage d'expériences fait partie de la culture américaine. Le bon côté.

En 1992, vous êtes le premier photographe à arriver en Somalie pour

couvrir la grande famine. Puis vous partez en Bosnie photographier la guerre... Même après avoir quitté Contact Press Images en 1996, vous continuez à courir le monde pour Géo ou National Geographic... Quand avez-vous ressenti le besoin de vous arrêter ?

Il y a eu deux événements déterminants. D'abord, j'ai rencontré ma femme actuelle le soir où on me remettait le Prix Niépce, en 1993. Ça a changé quelque chose dans ma perception du métier. J'avais moins envie de mettre ma vie en danger, de faire des guerres...

Un an plus tard, en 1994, j'étais sur un coup d'actu un peu foireux en Haïti quand la crise de Goma [en République démocratique du Congo] s'est déclenchée. Toute la presse s'est mise à faire ses valises pour y aller. Moi, j'ai décidé de rester sur place. J'étais arrivé au bout d'une expérience. Je suis resté une semaine à regarder la Coupe du monde de foot avec un copain d'Action contre la faim. C'était l'époque des fêtes vaudoues. Je suis allé les photographier.

Quand je suis rentré, j'ai gagné le Foto-GranPrix [à Barcelone] avec ces images. C'était le prix le plus richement doté, l'équivalent de 50 000 euros. Cet argent m'a permis de poursuivre mon travail sur le vaudou, un boulot plus documentaire, au long cours. Les éditions internationales de Géo ont suivi. Et petit à petit, j'ai abandonné les news.

Et en 2005, Le Monde vous propose de revenir à la politique. Pourquoi avez-vous accepté ?

A cette époque, je travaillais essentiellement pour les titres de Prisma [le groupe de presse qui publie Géo et National Geographic en France]. J'étais tombé de haut un jour où, à National Geographic, on m'avait proposé de participer au choix de la couverture. Je revenais d'une expédition en Amazonie péruvienne, mais je me suis rendu compte que c'était le service de pub qui aurait le dernier mot. Quand Le Monde m'a proposé de revenir à la politique, je me suis dit pourquoi pas. Et puis il y a eu l'arrivée d'un personnage très étonnant : Ségolène Royal.

Pour moi, Royal, c'est un personnage du panthéon vaudou, c'est Erzulie : la mère, la maîtresse, la femme protectrice, la garce, toujours habillée en blanc, avec plein de colliers autour du cou... La façon qu'avait Royal de parler aux gens, ses techniques pour emporter les salles... J'ai toujours été fasciné par les gens qui réussissent à avoir une emprise sur

les autres, qui savent trouver les mots, les gestes, les attitudes. Par le charisme.

Qu'est-ce qui avait changé depuis vos années Libé ?

Moi, d'abord. Dans les années 1980, j'étais jeune et j'arrivais de province, où on a toujours un regard un peu méfiant sur les responsables politiques. Eux aussi ont changé. Quelqu'un comme Chirac, on était sûr qu'il allait faire une connerie à un moment ou à un autre. Il suffisait d'être prêt et de déclencher. Je faisais plus de photos humoristiques à l'époque. Il faut dire que je travaillais pour un journal qui en était friand.

Aujourd'hui, après avoir fait plusieurs tours du monde avec mon expérience du religieux aussi, mon regard est plus grave, plus sérieux. Ce qui convient à mon principal employeur actuel.

En parlant du religieux, vous menez depuis plusieurs années un projet personnel en Israël et en Palestine, où vous souhaitez dresser un état des lieux de la vie au XXI^e siècle.

PARIS, 15 MAI 2012.
Passation de pouvoir entre Nicolas Sarkozy et son successeur, François Hollande, au palais de l'Élysée.
© Jean-Claude Coutausse pour Le Monde.



Pourquoi ce sujet vous passionne-t-il ?

Il se trouve que j'y suis allé souvent parce que ma première épouse était juive séfarade et y avait vécu longtemps. Puis j'ai couvert la première Intifada, travail qui a débouché sur un livre dont je suis très fier, *La Danse des pierres*, paru en 1990, et sur plusieurs expositions. Je me suis fait allumer des deux côtés quand mes photos ont été présentées dans le réseau Fnac. Les tirages ne sont pas restés en place plus de trois jours ! Résultat, j'avais un peu fait une croix sur le sujet. Mais j'ai quand même eu envie d'y retourner. Je ne voulais juste pas me lancer de nouveau dans l'histoire du conflit.

C'est une des premières terres qui m'ont fait rêver. Les images de bergers dans le désert, les palmiers, les paysages bibliques... Loin de souvenirs de mes cours de catéchisme. Quand j'y suis allé en 1982, c'était juste après l'opération "Paix en Galilée". Il y avait encore un peu de ça. J'ai eu l'impression d'être dans la matrice. Aujourd'hui, je cherche à produire les nouvelles images bibliques : les barbelés, les murs, les gens qui s'engueulent...

Suivez-vous ce que fait la nouvelle génération de photojournalistes ?

Assez peu. Même si le métier connaît une énorme crise et que de plus en plus de jeunes arrivent, diplôme en poche, sur le marché du travail, il y a quelques talents qui se dégagent : Rafael Yaghobzadeh, Raphaël Lafargue, Jérémy Lempin... Il faut citer aussi Eliot Blondet et Kamil Zihnioglu.

Je dois dire que je ne sais pas comment ils font. Quand j'ai commencé, le

“JE COUVRE LA POLITIQUE POUR LES PRÉSIDENTIELLES”

volume des piges était beaucoup plus important et, si Géo me faisait partir un mois sur un reportage, je retrouvais mes piges à Libé en rentrant.

Actuellement, on est dans un marasme total. Les rédactions ne s'engagent plus. Or, la maturité professionnelle vient avec la multiplication des expériences. Si j'ai un point de vue sur le monde qui sert tous les jours ma rédaction, c'est parce qu'il y a eu des journaux qui m'ont envoyé en reportage, qui m'ont

payé les voyages, etc. Ces jeunes ont beaucoup plus de talent qu'on en avait à l'époque – grâce au numérique, ils ont une culture de l'image beaucoup plus fine que nous –, mais ils ne sont pas, comme nous, formés par les rédactions. On va donc avoir une génération de photojournalistes et de journalistes qui n'auront pas vu le monde.

En quarante ans de carrière, entre les grands reportages à l'étranger et le tourbillon de la vie politique nationale, comment vous ressentez-vous ?

Je retourne souvent dans mon village de Monpazier [en Dordogne], mais je n'ai jamais eu l'impression de l'avoir quitté. Quand on voyage autant, c'est important de savoir d'où l'on vient. Ça empêche de revenir d'un pays africain avec des tresses dans les cheveux ou un djembé sous le bras.

C'est surtout grâce à la course à pied que je me ressente. Courir me porte autant

que prier porte les croyants. En 2019, j'ai fait mon premier marathon de Berlin. C'était une expérience très importante. Je me retrouvais dans la capitale allemande trente ans après la chute du mur, à passer, dans les 500 derniers mètres du parcours, sous la porte de Brandebourg... La ville était à nous. C'est comme ça que j'envisage ma vie future : même si mes photos n'intéressent plus la presse, je continue d'avoir envie de voir le monde.

La campagne ne fait que commencer.

Vous vous attendez à quoi ?

Je couvre la politique pour les présidentielles. Elles me permettent de voir de près celles et ceux qui partent à la conquête du pays, de photographier ces foules extraordinaires qui ne demandent qu'à être emportées. On sait déjà que la pandémie va peser et nous donner une campagne inédite. De quelle manière ? Laissons faire la réalité, elle a toujours plus de talent que l'imagination. ■

COLLEVILLE-SUR-MER, 6 JUIN 2019.
Les présidents Emmanuel Macron et Donald Trump célèbrent le 75^e anniversaire du Débarquement.
© Jean-Claude Coutausse pour Le Monde.

